

Montaigne, *Essais*, « Des coches », guide de lecture à partir de la ligne 377.

Notre monde vient d'en trouver un autre (lignes 430-534)

L. 430-463: Montaigne commence à décrire le Nouveau Monde. En apparence, tout manque dans le Nouveau Monde, tout ce qui définit l'Ancien: le vin, le blé, l'écriture... Mais ce manque est compensé par un « plein »: A partir de la ligne 443, Montaigne énumère les qualités des peuples d'Amérique du Sud: intelligence, savoirs-faires et techniques, qualités morales (bonté, générosité, par exemple). Ce qui manque aux Européens, selon Montaigne. On retrouve ici des thèmes abordés dans « Des Cannibales ». Par ailleurs, on retrouve le thème du bon sauvage: d'un certain point de vue, ce sont des « peuples enfants », mais cela signifie non pas le manque, l'absence, la pauvreté, mais au contraire l'innocence et la pureté d'une société à peine corrompue par le progrès.

L. 463-505 : Les Européens, au contraire, se sont montrés fourbes et rusés. C'est par des tours de passe-passe que les Espagnols l'ont emporté. Pour montrer cela, Montaigne adopte le point de vue des Amérindiens voyant arriver les Espagnols, cela lui permet de montrer quel effet de surprise cela a provoqué. Les Indiens n'avaient jamais vu de cheval, d'armures, d'armes à feu (« employées contre des peuples si nus »)

Des lignes 506 à 534, Montaigne imagine (au conditionnel) ce qu'aurait pu être un contact harmonieux et pacifique. La réalité de la conquête provoque sa colère. Il use de nombreuses phrases exclamatives, emploie à nouveau un vocabulaire moral et fait le procès des Européens. Son réquisitoire est sans appel: « *nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs.* » Montaigne va plus loin: il accuse les conquistadors de n'être intéressés que par les biens matériels: « *Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre : mécaniques (sordides) victoires.* ». Pour l'auteur, le rendez-vous avec l'Histoire était raté.

Une rencontre . (l.535-575)

Après avoir traité des généralités, Montaigne se concentre sur une anecdote. Il rapporte la rencontre de conquistadors espagnols et d'Indiens, afin d'illustrer ce qu'il vient de dire. Les Espagnols sont en quête d'or. Ils se présentent comme « gens paisibles », mais ils menacent les Indiens s'ils refusent de se convertir. Les Indiens, face à eux, sont pleins de bons sens: ils ne sont pas dupes de leurs mensonges et ne leur trouvent pas l'air paisible, ils n'ont que faire de l'or et ils tournent en dérision le roi d'Espagne qui doit être bien « nécessiteux » pour réclamer ce qui ne lui appartient pas. On retrouve, comme dans les « Cannibales », l'idée que les peuples d'Amérique se contentent de ce que leur offre une nature généreux. A travers cette anecdote, Montaigne continue de poser un regard critique sur sa propre culture.

On peut comparer ce texte avec celui de Diderot qui imagine un vieillard tahitien rejetant ce que les Européens veulent lui imposer. Les Français sont présentés comme des brigands qui ont bouleversé le mode de vie des Tahitiens (en leur imposant par exemple, l'idée de propriété). La violence et les tensions sont alors nées. De plus, comme les Indiens de Montaigne, les Tahitiens de Diderot sont insensibles à l'accumulation des biens matériels: « Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. ». Le vieillard de Diderot rappelle (nous sommes au siècle des Lumières) que le Tahitien et le Français sont « deux enfants de la nature »: c'est ici le concept d'égalité naturelle qui est mis en avant.

Le roi du Pérou et le roi de Mexico . (I.576-633)

Exactions commises par les Espagnols . (I.634-705)

Quand il aborde la conquête de l'Amérique, Montaigne fait état de la violence dans laquelle cela s'est passé. Il entreprend alors de démontrer les arguments avancés par les Européens. Il récuse notamment l'argument religieux: propager la foi chrétienne. Il souligne la violence dans laquelle s'est faite cette propagation: implicitement, il montre l'écart qu'il peut y avoir entre les valeurs d'amour et d'compassion de la religion et l'horreur des actes commis par les chefs espagnols qui se comportèrent si honteusement qu'ils furent condamnés par les rois de Castille. Il conclut sur une note ironique: « Dieu a méritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbés par la mer en les transportant ». Ce que Montaigne dénonce, c'est de dissimuler sa soif de conquête et d'or sous le prétexte de la religion.

La culture aztèque . (I.706-727)

Comme dans le chapitre « Des Cannibales », Montaigne entreprend de mettre en avant la culture des Mexicains. Quand il évoque les merveilles architecturales du royaume inca, il écrit: « *ni Grèce, ni Rome, ni Égypte ne peut, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aucun de ses ouvrages au chemin qui se voit au Pérou, dressé par les Rois du pays, depuis la ville de Quito jusques à celle de Cuzco* ». Comme il l'a fait dans le chapitre précédent (la chanson d'amour indienne), il établit une comparaison avec les cultures de la Méditerranée antique: en homme de la Renaissance, il sait que l'Antiquité est une sorte de référence culturelle absolue. Par cette comparaison, il valorise l'architecture et le génie civil des Incas, qui, à ses yeux, ne sont en rien inférieurs aux Anciens. Comme souvent, Montaigne veut que l'on ne juge pas de l'apparence des choses en référence à ce que nous ne connaissons pas. Il ne considère pas les cultures précolombiennes comme moins estimables que celle des Européens.

On peut effectuer un rapprochement avec le texte de Tzvetan Todorov. En effet, on peut dire que, selon Montaigne, les Européens se sont comportés en « assimilateurs » et en « profiteurs »: ils ont cherché à imposer aux peuples d'Amérique leur culture et leur religion, tout en tirant profit des biens matériels qu'ils trouvaient sur place. Si l'on en croit Montaigne, cela est passé par le profit, l'abus de confiance, la violence et l'exploitation systématique.

Montaigne, lui pourrait être un exote: il essaie d'adopter le point de vue d'autrui sur lui-même. Plus encore, c'est un allégoriste. En effet, en évoquant les peuples précolombiens, il invite son lecteur à méditer sur sa propre culture, à voir les défauts, les travers, les excès et les manques. En cela, il est aussi un philosophe, au sens où Todorov l'entend: se confronter à l'autre, c'est se découvrir soi-même. Plus encore, en se confrontant avec une culture étrangère, il change sa façon de penser, d'apprendre, de juger, et réévalue ses propres connaissances, ses propres savoirs.

Note toute personnelle pour conclure: En ce sens, la lecture de ces deux chapitres est salutaire dans un « monde mondialisé ». Nous avons tendance à croire que nous sommes tous identiques, nous rêvons d'un monde où tout le monde se ressemble: même musique, mêmes habitudes alimentaires, mêmes codes sociaux (mêmes réseaux sociaux!). Nous perdons de vue l'idée que la différence, surprenante, voire dérangeante et pourtant nécessaire, que la différence est le moyen de se questionner soi-même, de repenser ses modèles de pensée, de toujours remettre en question ce qu'on croit acquis et établi. Pour y renoncer, ou pour y adhérer en tout conscience. La lecture de Montaigne est salutaire en 2020, car il nous dit que nous devons juger par nous-mêmes, former notre propre opinion des choses par un examen réfléchi et critique. Pour Montaigne, au 16ème siècle, cela passe par la réflexion sur cet autre monde qui n'est pas le sien et qui lui permet de penser le sien.